Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 107 (1962)
Heft: 3

Artikel: Combats d'un point d'appui DURY en 1940 : 9e et 10e Cp. du 56e Rgt. d'inf. [fin]
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343098

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

gamma plus neutrons. Des études ont également porté sur les possibilités individuelles d'élimination des neutrons.

La plus intéressante découverte serait une sorte de médicament, dont on ne peut encore guère parler car les milieux médicaux n'ont pu se prononcer pour le moment en toute certitude à son égard. Ce produit chimique encore à l'étude devrait être pris d'une manière préventive et constante pour combattre les effets de la radioactivité au même titre que la quinine, antidote du paludisme. On en attend beaucoup.

* * *

Ainsi, le développement pris en France par les nouvelles techniques spatiales ne cesse de mettre en évidence l'extension considérable de la médecine en dehors de sa sphère traditionnelle.

J. Perret-gentil

Combats d'un point d'appui DURY — 1940

9e et 10e Cp. du 56e Rgt d'inf.

(Fin)

5. Leçons du combat de Dury

Efforçons-nous de tirer quelques leçons du combat que nous venons de décrire. Et ce, non par ordre d'importance, mais en suivant le déroulement chronologique des opérations, en demandant aux phases qui se succèdent ce qu'elles peuvent nous laisser, nous apprendre.

L'étude historique pure est, en effet, *militairement* stérile, si elle ne nous apporte pas l'enseignement, la leçon de l'expérience. «Les idiots», écrivait Bismarck, «ne se fient qu'à

leurs propres expériences ; je préfère, moi, profiter de celles des autres ». Exprimé sans beaucoup de délicatesse, c'est néanmoins bien là le sentiment qui doit être le nôtre.

* * *

Un examen attendif de l'organisation du Centre de résistance de Dury, au 4.6.1940, (voir page 25) conduit à une première constatation :

1. *L'organisation du commandement est déficiente.*

Le capitaine Canet, commandant de la 10e compagnie, promu commandant du Centre de résistance, où sont réunies les 9e et 10e compagnies, ne cède que partiellement la responsabilité de son unité à son remplaçant, le lieutenant Faton. Il continue à réagir, à commander comme s'il n'était toujours que le chef de la 10e compagnie. Il n'intervient que peu — ou pas du tout — dans la 9e compagnie qui lui est maintenant subordonnée. Dès le début des opérations, son remplaçant, le lieutenant Faton, est tué. Il ne le remplace pas à la tête de la 10e compagnie, mais, au contraire, il en reprend aussitôt lui-même le commandement effectif, cumulant ainsi le commandement de la totalité du Centre de résistance avec celui de la compagnie de gauche.

Cette organisation bâtarde se traduit par des conséquences concrètes, graves.

2. *Il n'y a pas de réserve à l'échelon du Centre de résistance.*

Chaque compagnie a sa section de réserve.

Le capitaine Canet n'en constitue point pour le Centre de résistance. Il distribue tous ses moyens (LM de 81 par exemple) et il n'en aura plus pour influencer les opérations. Lorsqu'il sera contraint de faire intervenir une réserve, (cas de la contre-attaque Calvet), il devra prélever celle de la 10e compagnie, qui, *normalement*, ne devrait pas lui appartenir... Il y a là, dans l'organisation défensive de

Dury, une faille évidente qui aura son influence sur tout le cours des opérations : le capitaine Canet conduira le 5 juin le combat de la 10e compagnie, le sous-lieutenant Courcenet le combat de la 9e compagnie ; personne ne conduira la lutte de l'ensemble du Centre de résistance durant cette première journée. Ce ne sera que le 5 juin au soir que le repli et le combat des deux unités réunies dans le Réduit sud du village, seront coordonnés par le capitaine Canet.

3. *L'insuffisance des réserves conduit à une défense statique.*

Ce phénomène n'est de loin pas particulier à Dury. Il est caractéristique de tous les combats livrés par l'Armée française en 1940, de toutes les opérations qu'elles aient été d'ordre tactique ou stratégique. Le général Paul Ely le constatait encore tout récemment [1] : « Ce qui est en réalité condamnable, c'est la rigidité et l'immobilité de l'ensemble d'un système défensif [2] ; c'est l'absence ou l'insuffisance de moyens susceptibles de manœuvrer dans le cadre de « môles » de résistance solides, stables, ce qui a pour conséquence d'enlever à la défense tout caractère, tout esprit agressif et aboutit en définitive à une véritable crise de paralysie générale. Or, c'est bien là une des notes dominantes que l'on retrouve dans toutes les opérations de 1940 : les dispositifs stratégiques successifs et les déploiements tactiques gardent toujours un caractère strictement statique. »

Dury n'échappe pas à ce travers. *On a voulu tenir tout du village* (ce qui n'était pas nécessaire) ; on a engagé la quasi-totalité des moyens. On n'en a plus pour manœuvrer. On s'agrippe au terrain — avec courage. On ne contre-attaque pas pour détruire l'ennemi, oubliant qu'au combat l'immobilité est souvent plus pénible, plus éprouvante, plus dangereuse qu'une fuite vers l'avant. Et la seule action offensive tentée par les Français (contre-attaque section Calvet, *page 72*) ne

---

[1] Général d'armée Paul Ely : *L'Armée dans la nation.* — Fayard, 1961.

[2] A Dury, c'est bien réellement le cas.

vise pas à battre l'Allemand, mais à reconstituer le dispositif statique entamé. Le général Ely continue : « Qu'il s'agisse de tactique ou de stratégie, c'est bien l'importance insuffisante donnée à la manœuvre qui domine. On semble avoir cessé d'admettre que la défense doit être dynamique, comme l'offensive ». C'est bien cela. On se borne à s'ancrer sur place, à Dury comme ailleurs. Certes, on se rend compte que cette immobilité n'apportera pas la victoire. Mais on croit en l'échelon supérieur dont on espère qu'il apportera sa solution aux difficultés que l'on rencontre : dans le Centre de résistance, la contre-attaque est attendue de l'extérieur. Ecoutons encore une fois le général Ely nous parler des leçons de 1940 : « C'est presque toujours de l'échelon supérieur que chacun attend la solution des problèmes posés par le rythme inattendu de l'action ennemie, alors que l'échelon supérieur est dans l'impossibilité de transmettre en temps utile ses ordres et même d'avoir une opinion précise et exacte de la situation ! Et ce qui est plus grave encore, cette tendance profondément ancrée à toujours attendre la solution d'en haut au lieu de la chercher devant soi, en soi, crée en définitive un état d'esprit général qui paralyse toute initiative et tue cette faculté d'adaptation si nécessaire aux exécutants à tous les échelons de la hiérarchie pour se plier rapidement à une forme de guerre qu'ils sont les premiers à pouvoir réaliser pleinement ! »

Tout le courage, tout l'esprit de sacrifice des cadres et des soldats de Dury ne suppléera pas à ce manque, à cette mentalité, dont ils ne sont, tout compte fait, que les héritiers malheureux.

4. *Les positions défensives sont insuffisantes.*

Et pourtant, on a eu au minimum 72 heures pour les préparer. Seulement, on a voulu faire bien, *trop bien*. L'organisation défensive, la répartition des secteurs aux sections, les plans de feu, tout est sujet, sous couleur de perfectionnement, à de continuels remaniements. A peine une troupe entame-t-elle la préparation de ses positions qu'elle est bientôt déplacée.

On pense à tort avoir du temps pour s'organiser solidement. On corrige, on remanie. Et au 5 juin à l'aube, deux sections à peine sont convenablement enterrées. Ce sont aussi, tout normalement, les sections qui tiendront sous le choc et qui ne céderont pas un pouce de terrain, avec un minimum de pertes. Les autres sections n'ont que des embryons de positions : la section Bertrand (10e compagnie) sera exterminée, enfoncée, incapable de tenir dans ses fossés de tirailleurs trop peu profonds ; les hommes ne pourront que s'y faire tuer, sans grande utilité. Donc, plutôt des positions tactiquement imparfaites, mais profondément creusées, que des positions tactiquement idéales, mais où la protection individuelle n'a pu être assurée. Dans une organisation défensive, un chef prend *une* décision, s'y *tient*, et *l'impose*. Un principe encore : on n'a *jamais* assez de temps.

5. *Le bombardement d'artillerie dans une localité*

a un effet plus moral que matériel. Les tonnes d'obus (calibre 105) que l'artillerie allemande déverse sur Dury ne causent aux défenseurs que des pertes pratiquement insignifiantes. Dans les sections qui ont pu s'enterrer, même pas de pertes du tout.

On s'illusionne trop souvent sur l'efficacité des bombardements (de mortiers, d'artillerie, d'aviation) dans une localité où les défenseurs sont, même sommairement, installés. On ne doit point trop en attendre. L'histoire du conflit mondial nous le démontre à chaque page : constatation réconfortante ou navrante, suivant le point de vue auquel on se place...

6. *Discipline de feu.*

Cette discipline sera excellente dans la section du sous-lieutenant Gruère (9e compagnie), le 5 juin au matin (page 70). Les défenseurs, l'arme épaulée et le doigt sur la détente, laissent les Allemands s'approcher sans tirer un coup de feu. Le chef de section ne donne l'ordre de tir que lorsque l'ennemi est à 100 mètres de ses positions. L'efficacité de cette décharge est alors foudroyante. L'assaut est brisé net.

Le chef de section, de toute évidence, a ses hommes en main. Au reste, les 5 et 6 juin montrent la manière excellente dont il conduit sa troupe, mène son combat, remplit sa mission.

7. *Les manœuvres allemandes dans la matinée du 5 juin.*

Ces manœuvres sont intéressantes (fig. 3) en ce qu'elles montrent que l'assaillant n'insiste jamais devant une position solide où il vient de subir un échec, mais qu'il cherche aussitôt à la déborder latéralement. Contrairement aux défenseurs, il est extrêmement mobile. Refoulé devant la section Gruère, il attaque plus à l'ouest la section Tatu. Refoulé devant la section Tatu, il tente de la tourner plus à l'ouest encore. Mis en échec, il reporte son effort sur la section Bertrand à l'extrêmité ouest du centre de résistance ; et là, il passe. Mais pour trouver cette voie, cette faille, il a tâté toute la largeur du front du centre de résistance sans s'attarder jamais à renouveler un effort dans les secteurs où il sentait solide l'opposition ennemie.

8. *L'engagement du groupe de mortiers 81 mm.*

Les lance-mines vont essentiellement reprendre à leur compte les missions initialement échues à l'artillerie ; cette artillerie, en effet, non incluse dans le système des points d'appui d'infanterie pour des raisons difficiles à comprendre, sera prise à partie par les chars dès les premières heures du 5 juin, et ne pourra plus intervenir qu'exceptionnellement au profit des premiers échelons, occupée qu'elle sera presque entièrement à engager les blindés en tir direct (elle fera merveille dans ce rôle particulier).

Aux lance-mines, dès lors, les tirs de contre-préparation sur toute la largeur des bases d'attaque de l'infanterie allemande ; aux lance-mines aussi les feux de barrages sur zone devant le front d'attaque de la poussée ennemie. *Ces tirs obtiennent plein succès.* Mais aussi, on s'en doute, ils exigent

une grosse consommation de munitions, bien supérieure à celle prévue pour les missions normalement attribuées aux mortiers. Et très rapidement, plus vite encore qu'on ne l'attendait, se pose ce lancinant et éternel problème des lance-mines : le ravitaillement en munitions.

9. *Le repli.*

Le plan du repli est mis au point par le capitaine Canet, assisté du commandant de la 9e compagnie. C'est un plan modèle, on l'a vu, dans les meilleures traditions de la théorie tactique.

Et pourtant, il s'en faudra de peu que la manœuvre ne tourne à la catastrophe : l'artillerie, qui devait faciliter le repli, ne tire pas ; l'Allemand, conscient du décrochage français, attaque et submerge partiellement les positions défensives ; la transmission de l'ordre de repli aux sections de couverture est si défectueuse que le chef de la section 4 (9e compagnie) refuse justement de l'exécuter (parce qu'apporté par un inconnu et non écrit), ce qui a pour conséquence que sa section demeure en position à l'avant des deux compagnies qui se replient et qu'il s'en faut de peu qu'elle ne soit exterminée ; enfin, les liaisons entre les compagnies et les sections ne peuvent être maintenues en cours de mouvement dans le village en ruines et en feu ; personne ne sait plus ce qu'il y a à gauche ou à droite, ni où se trouve l'ennemi.

Rien — ou à peu près rien — ne se déroulera selon les prévisions du commandant du centre de résistance. La planification — nécessaire — sera toujours, dans le combat en retraite plus qu'ailleurs, à la merci de la réaction ennemie, des impondérables, de « l'événement extérieur », des liaisons chancelantes. Dans ce combat de *localité* que fut le combat de Dury, le problème de la liaison *d'une troupe se repliant* avec les éléments voisins est apparu dans toute sa complexité. Reste à faire ce que fit le capitaine Canet : confiance à l'initiative des subordonnés pour qu'ils agissent au mieux dans le

cadre de l'intention du chef, qui leur est connue, *qui doit plus que jamais avoir été bien comprise...*

10. *La combinaison du feu et du mouvement.*

Dans la contre-attaque que la section 4 (10e compagnie) effectue dans la matinée du 5 juin, le chef de section éprouve, à ses propres dires, des difficultés à combiner son feu et son mouvement, du fait des tireurs allemands en positions *sur les arbres*. Dans la journée du 6 juin, les Allemands, eux, avanceront dans les ruines des maisons, leurs appuis de feu étant en position *sur les arbres*. Dans le combat de localité, l'utilisation des toits et des arbres est de règle, et les Français paient cher le fait de l'avoir oublié. Tout particulièrement en ce qui concerne les arbres qui ont sur les toits l'avantage d'offrir, en plus de la dominance, le masque du feuillage.

Dans le combat de localité, le feu efficace est moins celui des trajectoires tendues que le jet des grenades à fusils et des grenades à main. Ces deux armes seront celles qu'emploiera essentiellement la défense dans la journée du 6 juin. Ce seront aussi les plus efficaces. Les Allemands, qui, le 5 juin, constatent que l'armement conventionnel des deux bataillons qu'ils ont engagés dans la journée contre le centre de résistance ne correspond pas à celui qu'exige le type de combat que les Français imposent, relèvent le 6 juin l'infanterie par les pionniers ; c'est l'explosif avant tout qui viendra à bout de la résistance française.

11. *Problème moral : tromper ses subordonnés dans l'intérêt de la mission ?*

Le 5 juin, à 2200 h., on promet au centre de résistance le déclenchement imminent d'une contre-attaque qui doit le dégager. « Or, écrit l'aspirant Calvet :

Nous avons appris par la suite qu'en même temps que cet ordre, était donné l'ordre de repli à tous les éléments qui ne combattaient pas à Dury. Nous étions sacrifiés pour assurer le repli du reste du bataillon.

L'espoir a été cependant insufflé par ce moyen aux défenseurs du village, dont l'énergie et la décision s'en trouvèrent provisoirement galvanisés. On pourrait épiloguer longuement sur les avantages et désavantages de semblable procédé. Il ne semble pas, dans le cas particulier, avoir joué un rôle bien important. Les défenseurs n'ont moralement pas fléchi, *même après avoir perdu tout espoir en la contre-attaque promise*, et n'ont cédé qu'après épuisement de leurs moyens matériels de résistance. Il en aurait donc été de même sans la promesse fallacieuse de la manœuvre libératrice qui aurait pu leur être épargnée.

Demeure posé le problème du droit que l'on a — ou que l'on n'a pas — d'utiliser cette méthode.

6. Conclusions

Tel est ce combat de Dury.

Tels sont les enseignements qu'il nous apporte.

Au-delà des problèmes techniques ou tactiques cependant, apparaît une autre leçon. Celle de l'importance que peut revêtir la ténacité d'une petite troupe dans le combat d'un grand ensemble.

C'est Dury — et les Allemands ne s'y sont pas trompés — qui, deux jours durant, arrêta l'offensive des Panzer sous Amiens. En s'agrippant au village comme elles le firent, les 9e et 10e compagnies du 56e Régiment d'infanterie bloquèrent provisoirement la ruée allemande ; eussent-elles mené un combat moins statique, eussent-elles pu être régulièrement ravitaillées, eussent-elles eu le temps de mieux s'enterrer qu'elles ne le firent, l'ennemi, en dépit de sa supériorité numérique et matérielle, n'eût probablement pas pu percer sur la Nationale 16.

Il ne doit, dans la défensive, pas exister de limites à la ténacité.

Vaincu est celui qui s'avoue vaincu.

Les défenseurs de Dury l'avaient compris, qui n'acceptèrent leur défaite que lorsqu'ils n'eurent plus un coup de fusil à tirer.

Leur combat avait un sens, leur sacrifice sa raison d'être. A eux s'adaptent au mieux les paroles du général Weygand gravées au frontispice du monument qui, à la sortie de Dury, commémore les combats de la 16e division d'infanterie :

Je leur ai demandé de tenir jusqu'au sacrifice suprême, ce qu'ils ont fait.

Capitaine M.-H. Montfort

L'initiative « anti-atomique » : encore un mot !

La « Revue militaire suisse » de février 1962 a publié une étude très complète du colonel R. Christe sur les divers aspects négatifs de l'initiative dite « anti-atomique » qui sera l'objet de la votation populaire des 31 mars et 1er avril.

La grande majorité de nos lecteurs étant des officiers — donc partisans convaincus d'une défense nationale efficace et adaptée au niveau des armes les plus modernes — nous pensons que leur jugement est fait et leur décision arrêtée sur la nécessité de rejeter une telle initiative boiteuse qui, une fois inscrite dans la Constitution fédérale, risque de paralyser le gouvernement et les autorités militaires, sans compter les milieux scientifiques dans leur recherche d'un maximum de puissance de nos moyens de combat.

Le problème est du reste mal posé, car il ne s'agit pas, pour le moment, de doter notre armée d'engins atomiques que la Suisse n'est pas en mesure de fabriquer ni d'importer mais simplement de donner aux organes responsables de